Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 62

Artikel: Le treizième pâté
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256861

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Après le départ de son promis, Mariette devint plus blanche que les liserons des haies, mais, chose étrange, la joue sur laquelle avait été déposé le baiser de Gorgeat, resta empourprée comme une fleur de pommier. Les jours et les semaines passèrent et cette efflorescence demeura. L'empreinte avait été faite au feu brûlant des lèvres de son ami.

Les femmes la plaisantèrent et l'une d'elles lui dit cruellement qu'elle avait une marque de Satan. Mariette ne répondit rien, joyeuse en son âme de porter cette fleur de baiser, qui était un souvenir toujours vivant de celui qui était parti pour l'armée.

Georgeat et Mariette ne devaient plus se revoir. Lui fut tué à la guerre en Allemagne et la nouvelle arriva au pays. Mariette l'apprit et les yeux s'ouvrant démesurément, elle regarda fixement devant elle et ne pleura pas. Elle ne pleura jamais, mais n'eut plus pour personne le moindre sourire. La douleur figea ses jours, tarit ses larmes et peu après elle perdit la raison. Mariette était folle.

Tous les soirs, en allant à la fontaine, elle s'arrêtait longtemps à l'endroit où Georgeat lui avait dit son dernier adieu, et là, elle écoutait. Son oreille troublée s'emplissait de plaintes confuses, de soupirs, de bruits de baiser, alors que dans le calme du soir, on n'entendait que les gémissements du gâtoir du moulin et le cri de la chouette.

Pendant le jour, elle errait ça et là, la tête penchée, fuyant le monde, cueillant des fleurs, se faisant des couronnes qu'elle plaçait sur la tête. Dans les ombres du crépuscule, elle découvrait, disait elle, le visage de Gorgeat. Sa figure s'empourprait alors un instant, puis s'éteignait dans une pâleur livide.

Un soir, l'infortunée s'approchant de la rivière crut apercevoir son fiancé voltigeant dans un feu follet. Elle se précipita vers l'apparition, sans songer au danger qu'elle courait et poussa un grand cri. Elle était tombée dans le gouffre. On l'en retira, mais quelques jours après, la vie s'échappait de ses lèvres au moment où elle venait de prononcer le nom de son fiancé et celui de la Vierge Marie.

Depuis ce temps-là, autrefois, quand une fille de la Basse-Ajoie avait des tendresses trop tôt écloses, sa mère ne manquait de lui dire :

— Malheureuse, prends garde, tu finiras comme la folle du grand Got.

A. D.

---

naissez, par conséquent, la valeur sacrée de la discrétion professionnelle ?

Et il se leva, avec un sourire. Je me levai aussi et pris congé.

Il y a bien des choses dans un sourire. Il y en a beaucoup, surtout, dans un sourire d'avoué. Je lus clairement dans celui-là : « Votre ami vit, soyez tranquille. » Et sans en avoir d'autre assurance, je rentrai chez moi presque joyeux.

L'année s'écoula. Puis une autre et une autre encore. Puis une quatrième, puis une cinquième.

Paris ne pensait plus guère à la disparition de son auteur favori. Les premiers temps, on en parlait encore, par intermittences, dans les journaux. Tel affirmait l'avoir rencontré à Constantinople, où il était entré au service du Sultan pour réorganiser les musiques militaires ottomanes. Tel autre, retour de Corse, déclarait qu'un Français lui ressemblant trait pour trait tenait le maquis en compagnie de cinq ou six grands gaillards et d'une belle fille qu'il avait enlevée, ou qui l'avait enlevé, on ne savait pas au juste.

(*A suivre.*)

Le treizième pâté

Quand j'étais petit, dit maître François, le fermier des Quatre-Chemins, en chauffant ses mains ridées à la flamme d'une brassée de sarments qui éclaire les visages roses et joufflus de ses auditeurs, quand j'étais petit, j'étais plus gourmand que le plus gourmand d'entre vous, mes fieux. Faut dire que j'étais moins gâté. Au lieu d'une bonne tasse de lait sucré, le matin, j'avais une miche de pain noir ; au lieu d'une tartine de confitures à mon goûter, j'avais un oignon cru que je frottais sur une croûte, et le reste à l'avenant.

Ma mère était morte quand j'étais tout petit ; j'étais resté seul avec mon père ; j'avais huit ans, et, sans sou ni maille, pas bon à grand'chose, ayant jusque-là passé le plus clair de mon temps à courir les bois, pour cueillir les noisettes et dénicher les oiseaux.

Mais M. Monnier, le fermier chez qui travaillait mon père, un homme charitable et craignant Dieu (il est, bien sûr, dans son saint paradis), eut pitié de ma misère et me prit chez lui pour garder les oies et faire les commissions. Ce dernier emploi surtout me convenait fort. Je partais de bon matin à travers la campagne fleurie, suivant la longue route blanche et sifflant comme les merles.

Il y avait une lieue de la ferme à la ville ; j'arrivais, et, traversant les rues étroites de la ville, mon grand panier au bras, je tâchais de ne rien oublier.

Pour cela, ne sachant pas lire, j'avais une taille de bois, comme chez les boulangers, avec une *coche* pour chaque course. Mais, faute d'indications spéciales, la mémoire me manquait parfois, et je restais là, perplexe, indécis, cherchant quel fournisseur j'avais négligé : le boucher ? l'épicier ? le pâtissier ? Non, le pâtissier je ne l'oubliais jamais et pour cause !

Mon maître, quand il avait du monde, commandait souvent une douzaine de petits pâtés.

Ces petits pâtés me semblaient le dernier mot du luxe et de la bonne chère, et la première fois que le pâtissier, maître Tavernier, me les remit tout chauds, tout appétissants sous leur croûte dorée, j'ouvris de si grands yeux et les contemplai avec tant d'admiration et de convoitise que le brave homme me dit en riant :

— Tu sais, ne les mange pas en route !

Les manger ! Non, j'étais un honnête garçon, mais les regarder, c'était bien permis ?

Et, m'asseyant au bord du chemin, je les étalai devant moi, essayant de tromper ainsi ma gourmandise. Tout à coup, j'eus un éblouissement..... J'y voyais double ?..... Non..... si.....

En comptant machinalement mes petits pâtés, j'en avais trouvé treize !

Treize à la douzaine, c'est la coutume, mais je l'ignorais alors.

Quelle émotion ! Quelle tentation !

Je n'y résistai pas.....

Fermant les yeux, je mordis à belles dents dans un des bienheureux pâtés..... La première bouchée entraîna la seconde..... enfin, tout y passa.

Puis, bourrelé de remords, mais me léchant les lèvres, je courus sans m'arrêter jusqu'à la ferme, où j'arrivai plutôt que d'ordinaire.

Je reçus des compliments pour ma diligence..... mais nul reproche.

Je respirais. Décidément, c'était le pâtissier qui s'était trompé. S'en serait-il aperçu ? Cela m'inquiétait bien un peu, et, la fois suivante, je me présentai chez lui l'oreille basse.

Maître Tavernier ne dit rien ; j'étais sauvé !

Et, comme je suivais ses mouvements du coin de l'œil, je comptai encore treize pâtés ! Il en mettait bien treize. Il en mettrait toujours treize !

J'éprouvai une joie de gourmand et je sortis de la boutique, le cœur en liesse. Je n'hésitai même pas à satisfaire ma gourmandise ; d'ailleurs, une première faute en entraîne une autre, et je ne pouvais plus m'arrêter sans être obligé de confesser mon méfait.

Je m'abandonnai au courant ; peu à peu même, l'impunité m'enhardit, j'eus des raffinements. Au lieu d'engloutir en hâte, comme un voleur, *mon pâté*, je les dégustai tout à mon aise, je le choisis avec soin, méditant longuement sur cette question importante : « Quel est le plus gros ? »

Après tout, gros ou petit, le crime était le même ; autant en avoir le bénéfice.

Oh les délicieux pâtés ! On n'en fait plus des pareils, bien sûr !

* * *

Un jour, confortablement assis au bord de la route, mes pâtés étalés proprement sur une grosse pierre, je restais indécis, hésitant dans mon choix.....

Un bruit de pas me fit lever la tête. M. le curé arrivait sur moi en lisant son bréviaire. Une terreur folle me saisit et m'ôta toute présence d'esprit. J'avais bien le temps de serrer mes gâteaux, et, d'ailleurs, quand le digne abbé m'eût vu là, en admiration, le mal n'était pas grand. Mais une conscience troublée ne raisonne pas ainsi, et, ne songeant qu'à fuir, à me cacher, je me glissai dans une de ces huttes de terre et de cailloux qui sert d'abri aux cantonniers par le mauvais temps, et je tirai la porte sur moi, abandonnant mes pâtés rangés en bon ordre.

Le bon prêtre passa sans rien voir. Je me rassurais..... quand du bois voisin sortit une petite mendiante qui l'arrêta pour lui demander l'aumône. Ah ! je ne la bénissais pas, je vous assure !

Heureusement, après lui avoir donné un gros sou, le curé reprit sa lecture et continua son chemin. Enfin !

J'attendais un instant pour sortir de ma cachette, quand je vis la fillette arrêtée, ébahie, devant mon étalage.

— N'y touche pas ! n'y touche pas ! lui criai-je vivement.

Elle me regarda, étonnée.

— Est-ce que tu me prends pour une voleuse ?

Je ne répondis pas.....

Yvonnette avait mauvaise réputation.

(*A suivre.*)

Les animaux et le froid

Est-ce qu'ils ne souffrent pas trop du froid, les animaux qui ne peuvent, comme nous, s'enfoncer dans de confortables pelisses ou mettre leurs pattes à l'abri de la